

## 1

Irène de Franqueville avait tout quitté en même temps.

Elle avait profité de son départ en retraite pour solder un mari inconsistant. Leurs deux fils étaient autonomes. Elle s'était toujours dit cela. Dès qu'ils n'auraient plus besoin de la tutelle nourricière de leurs ascendants, hop ! De l'air ! Vivre, enfin libre !

Fini d'entendre les jérémiades et d'assister aux obsessions de ce mari falot, petit fonctionnaire, qu'elle avait accepté d'accompagner pendant plus de trente ans. Non, elle voulait respirer autre chose. Elle se savait une soif de vivre monumentale, proportionnelle aux années de retenue conformiste que ce mari lui avait offertes. Ils s'étaient connus sur les bancs de la fac de droit de Montpellier.

Irène avait débusqué une petite bicoque sur la plage du Racou, dans les Pyrénées-Orientales. Un site extraordinaire en ce sud de la France, un bout de Terre que des guerres s'étaient longtemps arraché. La fin d'une longue plage qui débute dans

l'Hérault et disparaît tout d'un coup sous la barre rocheuse des Albères, ultime partie de la chaîne des Pyrénées-Orientales.

Irène aimait habiter ce lieu empreint d'histoire, de mythes et de légendes, animé l'été par les touristes pâles de l'Europe du nord, imprudents au soleil.

Son amour de la lumière, du sable ocre et chaud, donnait à cette femme grande et plantureuse un teint hâlé toute l'année. Chaque matin, à son réveil, l'éclat de l'eau turquoise ombrée de tons ultramarins l'accueillait. Aucune minute de plaisir à perdre !

Quand elle se laissait aborder par un homme nonchalant qui prétextait une brouille alors qu'elle bronzait les seins nus, elle le laissait s'empêtrer dans ses explications, justifications, et riait intérieurement. Son cœur était à nouveau à prendre, oui, mais à quel prix ! Il attendait de la subtilité !

Si l'homme lui plaisait et savait se montrer drôle et courtois, alors elle pourrait envisager un petit bout de chemin sur la plage avec lui. Dans ces moments-là, ses yeux verts pétillaient de paillettes couleur d'or. Elle aimait se laisser faire mais ne perdait pas de vue le contrôle de sa solitude de qualité, fraîchement gagnée.

Les hommes en général ne comprenaient pas qu'elle leur signifie tout d'un coup leur congé. Ils

la trouvaient bonne amante, sexuellement complaisante mais elle savait que c'était à elle, d'abord, qu'elle faisait plaisir. Le spectacle de leur extase masculine la ravissait parfois jusqu'à l'écoeurement. Elle signifiait alors tout d'un coup la rupture. Ils n'y comprenaient rien et pourtant la relançaient.

Elle connut ainsi un jeune amant, marié de son état comme tout amant générique qui se respecte, qui « aimait toujours sa femme, aimait aller au cinéma avec elle, causeries autour du film, bonne complicité intellectuelle... » mais qui avait néanmoins tellement besoin de l'énergie et des caresses d'Irène ! Elle l'éconduisit pourtant lui aussi sur un coup de tête, il devenait trop demandeur ! On verrait plus tard. On ne peut pas donner le sein *ad vitam aeternam* ! Et les seins, elle les avait beaux malgré cet âge que les clichés appellent « de la maturité ». L'eau vive de la mer y était pour quelque chose. Irène resplendissait. Ce fut dur pour le jeune amant. Il n'avait qu'à être courageux !

Elle venait de diriger un cabinet d'enquêtes à Perpignan, pendant ces dix dernières années. La peinture, la musique lui avaient toujours apporté une fraîcheur d'âme, surtout au moment des constats les plus sombres sur l'horreur dont est capable la nature humaine.

Elle avait ensuite vendu son cabinet à son collaborateur et ami, Fred Moreno, qui aimait bien

la tenir toujours au courant de certaines affaires et qui, surtout, comptait sur sa longue expérience, son flair de fin limier. C'est vrai qu'elle avait acquis une solide réputation, étant presque toujours parvenue à dénouer les plus gros imbroglios.

Ce qu'elle n'avait jamais avoué, sauf à sa meilleure amie Clara, c'était sa claire-voyance, elle n'osait pas avouer « voyance ». La nuit, elle se réveillait, et, tout d'un coup, elle « savait » certains événements à l'avance, ou bien elle sentait qu'elle se transportait ailleurs. C'était dur à expliquer, le rationalisme de nos civilisations n'autorisant pas ce genre d'écart, de « croyances », mais elle, savait ce qu'elle vivait. Un don d'ubiquité.

Ce jour-là, Irène avait décidé d'aller à l'opéra à Montpellier, on y jouait Carmen. Elle prit sa petite Clio blanche climatisée. Elle passa sans encombre au péage automatique. Elle avait horreur de faire la queue. Horreur d'être coincée.

Elle ralentit à peine. Son boîtier magnétique l'identifia si vite que la barrière s'ouvrit rapidement. Elle se sentait libre, heureuse. Elle allait rejoindre Frank, un vieux copain de jeunesse qui partageait sa passion de la musique. Soudain son téléphone cellulaire lui signala un message.

Elle s'arrêta sur la première aire de repos et écouta : « Bonjour Irène, as-tu écouté les infos à la radio ? On vient de trouver une nana à poil dans

sa voiture, étranglée et lacérée à plusieurs endroits. Dingue ! Rappelle-moi, je vais en savoir plus par mon pote légiste. »

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Fred avait fait ses études de droit sur Paris et avait travaillé un temps dans le même cabinet qu'Irène. Il allait avoir quarante-cinq ans. Sa collègue était de quinze ans son aînée. Il avait racheté son cabinet de Perpignan au moment où elle avait cru partir en retraite. Mais serait-elle jamais en « retraite » ?

L'enseigne tournait bien grâce aux conjoints jaloux soupçonneux et, de temps en temps, grâce à quelques faits divers à débrouiller. Ossements dans un jardin, jeune fille disparue, jeune drogué défenestré, gitans souvent de mauvaise foi contre maghrébins devenus paranos, deux communautés un peu à cran pour certains.

Irène partie, Fred continuait de l'appeler régulièrement. Il la savait tellement disponible dans sa nouvelle vie de jeune retraitée. Au fil des ans, elle avait réussi à se faire accepter comme alliée privilégiée, par le réseau de la police. Ses résultats et sa disponibilité avait séduit tout le monde au point qu'elle menait souvent une enquête parallèlement, surtout quand le fil de l'histoire paraissait très complexe et allait être très long à dérouler. Irène aimait cela : elle le faisait par plaisir, surtout pas contrainte et forcée.

Pendant l'opéra, elle oublia tout : le monde et ses turpitudes. Elle ne rappela son ami et ex-collaborateur Fred, que le lendemain en fin de matinée. Elle avait eu le temps d'aller à pied à la maison de la presse d'Argelès sur mer, pour y acheter l'Indépendant, le référent local de toutes les chaumières.

La découverte du corps ligoté et sauvagement mutilé d'une pauvre jeune fille de vingt cinq ans, faisait bien sûr la une. Enfin du sensationnel au pays de la routine des lotos associatifs, des fêtes du troisième âge et des encouragements aux quelques courageux jeunes entrepreneurs qui se lançaient dans cette « Catalogne cigale » comparée à la « Catalogne fourmi », sa cousine l'Espagnole ! Quoique, la crise économique était en train d'unifier les deux dans le même marasme.

Elle n' apprit dans l'article que le lieu où on avait trouvé le corps : une aire d'autoroute momentanément condamnée entre Le Boulou et Perpignan, juste avant le péage-sud, donc bien sûr, non fréquentée, sauf par le personnel d'entretien des autoroutes du sud. Et c'était eux qui, dans l'après-midi, en passant prendre du matériel entreposé dans un de leurs locaux, avaient repéré cette vieille 205 blanche aux vitres couvertes de buée et fermée de l'intérieur. Ils avaient aperçu le spectacle sanguinolent, quasi irréel pour des cerveaux sensés, et avaient aussitôt appelé la police.

C'est Fred qui apprendra à Irène force détails sur les réelles mutilations constatées sur le corps. En fait, la jeune femme, dont on n'avait retrouvé ni sac à main ni vêtements dans la voiture, avait subi de minces prélèvements de peau sur le front, les joues, le sternum et certains, en forme de soleil, autour du nombril. Et aucun des lambeaux n'avait été retrouvé dans la voiture, ni dans les poubelles de l'aire ni dans l'herbe. Le tueur les avaient-ils emportés ? Dans quel but ?

Le médecin légiste avait eu le temps de confirmer l'étranglement et le viol mais attendait encore certains résultats du laboratoire scientifique de la police pour évaluer le moment des prélèvements de peau. A la réaction de saignement du derme, on allait savoir si ce qui pouvait ressembler à un rite, avait été commis sur la femme encore vivante, si le viol avait été subi avant l'étranglement ou après... enfin la chronologie de la torture allait être révélée. L'Horreur au pays du tourisme !

Les enquêteurs, experts en relevés d'empreintes, prirent leur temps pour passer au peigne fin l'extérieur et l'intérieur de la voiture. L'analyse de tout indice, fibre détectée, allait être pratiquée et rejoindre un fichier où allaient se cristalliser un faisceau de renseignements auquel, bien sûr, le journal local n'aurait pas accès. Chaque étape, chaque découverte devait rester secrète pour ne pas nuire à la

progression de l'enquête et pour ne pas alimenter chez ce tueur, peut-être sacrificiel, toute jubilation mégalomane éventuelle.

Irène avait un ami psychiatre, Pierre Coll, qui avait fait sa thèse de spécialité sur les tueurs en série.

Elle l'appela :

– Allô, Pierre ?

– Ah ! C'est toi, ma belle Irène ? Ça me fait plaisir ! Que deviens-tu ? Et cette retraite ?

– Je te raconterai. Je n'arrête pas, c'est pire qu'avant ! Tu as entendu l'affaire dont tous les médias parlent ce matin ?

– Non, j'arrive à l'instant de l'aéroport de Girona, un congrès de psychiatrie à Bruxelles.

– Ah, sur quoi ?

– Je te raconterai. Si tu me téléphones, c'est que tu veux qu'on se voie ?

– T'as deviné ! Un petit café après la sieste ?

– OK. Quinze heures trente au café de la Source à Perpi<sup>1</sup>, comme d'hab' ?

– OK.

Elle se souvenait de conversations sur ses recherches. Pierre était un ancien copain d'enfance de son ex-mari. Elle avait toujours gardé des liens avec lui. Il l'avait souvent éclairée sur la psychologie de ces fous, tueurs, qu'elle avait eu parfois à débusquer.

---

1. *Perpi* : pour Perpignan.



Il lui avait déjà appris que chez certains, ce qui compte, l'aboutissement recherché, c'est la célébrité. La mise à mort ne sert qu'à la poursuite d'une sorte d'idée fixe souvent liée à des situations de frustrations de l'enfance, de sensations d'écrasement de l'identité et par un mouvement compensatoire, une fois adulte, un immense besoin de reconnaissance s'installe en eux obsessionnellement. Une reconnaissance qui peut choisir le canal de la cruauté, simple moyen d'être en rupture totale avec ce monde qui ne leur a pas accordé de place, qui les a exclus de l'affect et qui, par le fait divers, cette fois, n'a plus le choix : on parle d'eux, enfin ! Devenir célèbre par défaut, comme une résilience de leurs mal-vécus infantiles, non en actes positifs mais en actes négatifs. La souffrance de l'enfance, au moment de la publicité accordée par les médias, disparaissant quelque temps jusqu'à ce que l'angoisse de l'anonymat les étreigne à nouveau. Et là se trouve le risque de la répétition, de la continuité de la série. D'autant que ces malades s'appliquent en même temps à se fondre dans la population pour pouvoir continuer incognito. Le tueur doit absolument se faire discret au moment où son personnage du serial-killer tient le devant de la scène. Dilemme à gérer. Schizophrénie existentielle. Etre à la fois l'homme public numéro 1 et en même temps passer inaperçu.

Irène avait fini son déjeuner sur sa terrasse qui donnait directement sur la plage. Elle habitait une ancienne maison de pêcheurs construite au début du XX<sup>e</sup>. En un siècle, tout ce hameau du Racou était passé petit à petit des mains des hommes de la mer à celles de touristes ou de locaux amoureux fous de ce petit bout du monde. Quelques orages violents d'automne, dictés par ce que les météorologistes appelaient « l'effet Cévenol » avaient, en cent ans, avec la complicité d'une mer déchaînée, avalé la première rangée de ces maisons.

Dans les Pyrénées-Orientales, il peut pleuvoir dru, sans répit et en vingt-quatre heures, des précipitations de six mois s'abattent sur la région. Des vents marins forts grossissent la mer. Les torrents, gonflés, descendent violemment des montagnes et ne peuvent plus se vider dans une mer qui précipite elle-même des rouleaux de plus de six mètres sur la côte et noient ainsi par ce reflux, la plaine du Roussillon. Les campings inondés, les caravanes flottant dans l'embouchure de la Massane à Argelès-sur-Mer, une femme descendant de sa voiture immobilisée par l'eau, ouvrant sa portière et happée par la buse dont le couvercle se soulève et la pauvre conductrice disparaît, aspirée dans la conduite sous les yeux horrifiés des élèves d'un bus scolaire : la nature en furie en peu de temps.

Les passages à gué sont vite fermés par des barrières, les autres, les plus petits, dans les vignes, traîtres piégeurs, immobilisent ou renversent les 4x4. Le pays du mât de Cocagne, jardin de la France, se transforme en quelques heures en un lac immense, tentaculaire monstre aquatique, nivelant tout sur son passage.

Irène avait toujours aimé les contrastes : elle était servie !

Pierre était déjà installé sur la terrasse. Dans la douceur de cette fin d'octobre, les orages faisaient mûrir la terre des Albères et quelques cèpes continuaient à pointer leur nez en altitude. Irène avait ses coins et comme toute bonne chercheuse, les pieds sous la langue d'une chèvre, jamais elle ne les aurait révélés : par contre, ses vrais amis avaient la chance de partager cette aubaine d'automne cuisinée avec amour, accompagnée d'un petit Caramany, sur la terrasse de sa petite maison du Racou.

Hors saison, peu de gens entre sa table et la mer, le rêve !

– Salut la Belle ! fit Pierre en se levant.

Irène, du haut de son mètre soixante-dix, se percha sur la pointe des pieds pour faire la bise à son ami d'un mètre quatre vingt cinq environ. Fière allure malgré une calvitie précoce confirmée par une tonte générale : le crâne lisse ne rappelait plus celui

des déportés, les footballeurs en avaient relancé la mode. Irène reconnaissait un certain charme à cet homme, malgré une bedaine un peu disgracieuse. Elle aimait ses yeux verts qui pétillaient de finesse et d'humour.

Lors d'une soirée au Mas Vermeil, après une conférence sur Lacan, par Gérard Haddad, elle avait failli céder à l'enveloppe de ses grands bras accueillants. Quand il avait voulu lui glisser un baiser derrière l'oreille, elle avait d'abord senti cette bedaine et, là, immédiatement, ce fut rédhibitoire, tout fantasme fut coupé : elle aimait les hommes toniques, aux fesses fermes. Quand un homme la désirait et s'approchait dans son dos, ce n'était pas son ventre qu'elle aimait sentir en premier...

Il n'avait pas insisté, reconnaissant que l'excellent vin de Maury l'avait un peu encouragé dans sa petite audace auprès d'Irène.

Irène l'aimait bien, elle adorait l'écouter.

Elle s'installa en face de lui.

– Alors ? Raconte !

Et Irène énonça tout ce qu'elle avait glané.

– J'aimerais ton avis sur le meurtre de la petite Maria Sanchez, demanda-t-elle à son ami.

– C'est un peu trop tôt. Il nous manque encore des données. Tu penses qu'il l'a étranglée avant de la violer ? Et on ne sait toujours pas encore si les

scarifications ont été faites quand elle était encore vivante ?

– Non, Fred me le dira demain matin.

– Bon, nous avons peut-être affaire à un nécrophile, nécrophage ? Un sadique, oui, mais sûrement doté d'une structure psychique très complexe. Et on ne sait pas encore si c'est un tueur en série ? Et puis ce motif d'étoile autour du nombril... Complexe, complexe !

– Crois-tu que ce qui compte pour lui c'est la fameuse publicité accordée à son acte ?

– Tu sais pour certains, oui, mais il ne faut pas oublier que le tueur dit « en série », doit pouvoir continuer sa série justement. Donc, déjà, ce qui compte dans la réussite de son projet, c'est de ne pas se faire remarquer pour pouvoir continuer. Réussir son exploit, certes, automatiquement médiatisé, mais dans une sorte de transparence. Se fondre dans la population. Il est très organisé dans son modus operandi, ne pas laisser de traces surtout, tu comprends. On va voir si c'est le début d'une série, moi je ne m'avance pas encore...

Irène n'osa pas lui raconter que la nuit précédente, elle avait pressenti qu'un nouveau meurtre allait être découvert dans les trois semaines qui arrivaient, une jeune femme de taille moyenne, cheveux longs et raides, petit nez et yeux noisette, elle

la voyait travailler dans une grande surface de Perpignan... Non, elle ne pouvait pas raconter cela à Pierre. Un sixième sens... Il était psychiatre !

Elle ressentait bien les grands tremblements de terre, les grandes inondations comme celles de la Louisiane par exemple, dans les trois jours qui les avaient précédées. Seule Clara, son amie, savait et avait pu constater l'exactitude de ses prémonitions.

Ils se quittèrent affectueusement et se promirent de se tenir au courant.